

mais les yeux et l'esprit tournés vers le Sanctuaire. Encore une fois, Monseigneur, merci, et du fond du cœur.

Mesdames,

Je me conformerai, je crois, à la pensée de votre vénéré archevêque, si je vous parle de l'œuvre à l'occasion de laquelle vous êtes convoquées, à un point de vue plus particulièrement social, j'allais dire, mais cette expression de laboratoire détonnerait ici, expérimental. J'appartiens à une école, celle de M. Le Play, et, pour remonter plus haut, celle de M. de Bonald, dont l'idée maîtresse fut toujours de montrer que les lois de la vie humaine, dégagées par l'observation purement réaliste des faits, sont identiques aux lois promulguées par la Révélation. Bonald ne se lassait pas de revenir sur cette thèse, que l'enseignement de l'Eglise enveloppait par avance en lui toutes les vérités que l'expérience découvre aux philosophes, si bien que la science sociale se trouve n'être que la vérification de la foi religieuse. Il disait, par exemple, et cette belle page de la *Législation primitive* me justifiera, j'espère, du reproche d'un utilitarisme excessif : « Une vaine philosophie a cru, depuis quarante ans (Bonald écrivait cela en 1802), révéler, à ses adeptes, une vérité inconnue, en leur disant, dans le *Contrat social* : — « Si le législateur, se trompant dans son objet, établit un principe différent de celui qui naît de la

V

VALEUR SOCIALE DE L'ÉGLISE ⁽¹⁾

Monseigneur,

Permettez-moi d'abord de remercier Votre Grandeur pour le grand honneur que je reçois aujourd'hui. En me chargeant d'écrire le rapport sur les chapelles de secours, après des catholiques aussi qualifiés que MM. Coppée, Albert de Mun, Etienne Lamy, d'Haussonville, Thureau-Dangin, vous avez bien voulu reconnaître, avec votre haute autorité, qu'il y a plus d'une place dans la Grande Maison, et que les apologistes du dehors n'en sont pas proscrits, même quand l'ordre de leurs études les rend pareils à ce publicain dont parle l'Écriture et qui se tenait, dit le Livre, « *a longè stans,* »

(1) Ce discours prononcé sur l'Œuvre des Chapelles de secours en présence de S. E. Mgr Amette, archevêque de Paris, en juin 1911, est un essai qui complète le précédent. De là cette analogie des titres.

« nature des choses, l'Etat ne cessera d'être agité,
 « jusqu'à ce que ce principe soit détruit ou changé,
 « et que l'invincible nature ait repris son empire.
 « Et la religion, depuis quatre mille ans, fait
 « chanter aux plus simples de ses enfants ces
 « paroles dont le passage qu'on vient de lire n'est
 « que le fastueux commentaire : *Si Dieu ne bâtit*
 « *pas la maison, ceux qui la bâtissent travaillent*
 « *en vain. Si Dieu ne garde pas la cité, celui qui*
 « *la garde veille en vain.* »

Mesdames, ces deux versets du beau psaume 126 résumant tout ce que je voudrais vous dire aujourd'hui sur l'Œuvre des Chapelles de secours. Je voudrais vous montrer que cette œuvre, si nécessaire au regard de ceux que préoccupe le salut des âmes, l'est aussi pour ceux qui considèrent l'avenir de la Société plus humblement, d'une manière tout humaine et toute naturelle. Ce sera le premier point. Je vous montrerai ensuite que cette œuvre se trouve avoir une bienfaisance plus directe encore et qu'elle est une des voies les plus efficaces d'une saine action politique, en France, à l'heure actuelle. Ce sera le second point. Enfin je vous inviterai, et ce sera le troisième point, à contrôler cette théorie d'utilité sociale, par le spectacle de la création d'une de ces paroisses de secours, celle de Notre-Dame-du-Rosaire, dont l'église, vous le savez, doit être inaugurée cet été même. Cet exemple sera comme l'illustration de la doctrine, la leçon de choses qui apporte à l'appui de la théorie la preuve indiscutable du fait.

I

J'ai dit que cette Œuvre des Chapelles de secours intéressait l'avenir même de la société française. C'est qu'en effet, mesdames, vous le savez, — et l'appel de Monseigneur vous l'a dit plus éloquemment que je ne saurais le faire, — cette œuvre est née en réponse à une autre œuvre, celle de la déchristianisation progressive de Paris. Les chiffres que donne cet appel font littéralement toucher du doigt l'étendue du mal. Monseigneur vous a montré, dans notre capitale, des paroisses de 60, 80, 100 000 âmes n'ayant pas plus de prêtres pour les desservir que des paroisses de 15 000, notre diocèse ne possédant qu'un prêtre là où, pour un chiffre de population correspondant, Cambrai en a deux, Lyon trois. Cet appauvrissement n'est pas le résultat du simple hasard. Il a été voulu par les ennemis de notre Eglise nationale, du moins indirectement. Il y a un dessein concerté des sectaires qui nous gouvernent actuellement pour déchristianiser la France. L'histoire contemporaine s'explique mal, si l'on ne comprend point qu'elle est, par-dessous les contingences passagères des événements, une longue guerre religieuse. Les circonstances ont favorisé cette campagne de la

Révolution athée à Paris, plus qu'ailleurs : l'accroissement rapide de cette ville, l'instabilité de ses habitants, l'afflux des étrangers. Que les sectaires aient profité de ces circonstances pour pousser plus activement leur programme de destruction religieuse, il faut être aveugle pour ne pas le reconnaître.

Jusqu'où va ce programme? C'est ici que j'appelle votre attention, mesdames, sur le parallélisme saisissant du plan naturel et du plan surnaturel de la Société. Si vous considérez la marche en avant de la Révolution, vous constaterez que la campagne menée contre l'ordre social chrétien dérive toujours dans une campagne menée contre l'ordre social tout court. Le même mouvement qui a précipité les révolutionnaires contre l'Église les a précipités aussitôt contre la famille. Ils ne voulaient pas de l'autorité Divine. Ils ne veulent plus de l'autorité paternelle. Vous savez comment, aujourd'hui, un fils peut se marier contre la volonté de celui dont il porte le nom, sans avoir à lui faire de sommations respectueuses. Vous savez l'immense effort tenté, sous prétexte d'éducation libre, pour arracher aux parents le droit le plus imprescriptible de tous : celui de transmettre leurs croyances à leurs enfants. Vous savez comment la famille attaquée dans les rapports des enfants et des pères, l'est aussi dans les rapports des époux par la loi du divorce dont le promoteur, M. Naquet, a dû lui-même reconnaître qu'elle a multiplié d'une manière effrayante la dispersion de

foyers (1). En 1884, la première année où cette loi ait été appliquée, les tribunaux ont prononcé 1 657 divorces et 2 821 séparations de corps et de biens. En 1904, — je cite les chiffres de M. Naquet, — ils prononçaient 2 290 séparations et 11 872 divorces. Embarrassé devant cette terrible statistique, n'ayant pas le courage d'y reconnaître la dissolution familiale, M. Naquet essaye, dans l'étude où je relève ces chiffres, d'ergoter. Il arrive à dire qu'on ne peut tirer, de ces statistiques, aucune conclusion. Mais cette dissolution familiale, c'est précisément ce que veulent les logiciens extrêmes de la secte, les partisans de l'union libre. Et c'est vers cette conclusion pratique qu'ils marchent, de même qu'à travers cette dissolution de la famille, ils marchent vers cette autre conclusion : la suppression de la propriété. Tel est le terme, avoué ou non, de toutes les revendications révolutionnaires, de tous les tâtonnements législatifs d'aujourd'hui. La dépossession des congrégations a marqué la première étape. Le jour où nos législateurs ont osé cela et où le pays l'a supporté, il y a eu quelque chose de touché en France. Nos législateurs ont proclamé, par ce vote, que la Société seule créait la Propriété, — et par conséquent pouvait la supprimer. C'est le contraire qui est vrai. C'est la Propriété, en effet, qui crée la Société, et non pas la Société qui crée la Propriété. Celle-

(1) *Revue médico-sociale*, 2 février 1901 : *Le divorce au point de vue médico-social*, par M. Alfred NAQUET.

ci représente un droit fondamental affirmé dans le septième précepte du Décalogue. Ceux qui nient la religion fondée sur le Décalogue, devaient arriver, inévitablement, à en nier tous les préceptes, même ceux à l'abri desquels ils vivent eux-mêmes.

Il iront plus loin. Nous voyons paraître, aujourd'hui, le suprême aboutissement de la déchristianisation : la négation de la patrie. Les Anciens, chez lesquels les docteurs de l'Eglise aimaient à retrouver, avec Tertullien, les « touches naturelles du christianisme dans les cœurs », les Anciens, dis-je, dressaient leurs temples sur des promontoires. Le sanctuaire de la Divinité annonçait la patrie aux marins, aux voyageurs. Admirable symbole d'une très profonde vérité ! Si la patrie est la terre des pères, comme l'indique le mot, elle l'est aussi de ce qui fut le meilleur de leur âme, le Dieu auquel ils ont cru. Si elle n'est pas cela, elle n'est pas. La religion ne relie pas seulement les vivants ensemble et tous à Dieu, elle relie les vivants avec les morts par la communauté sacrée des espérances, représentée dans celle des rites. Or, je vous le demande, que serait un homme qui n'aurait ni famille, ni propriété, ni patrie ? Pourrait-on l'appeler un civilisé ? Non certes, mais un barbare, ou, mieux, un sauvage. Il y a, dans un barbare, une réserve inentamée et primitive de forces. Dans le sauvage, il n'y a plus que la dégradation. Quand nous lisons une histoire, si voisine de nous et si peu méditée, hélas ! celle des massacres de la Commune, nous le voyons fonctionner

ce civilisé redevenu sauvage, avec une férocité avilie qui nous épouvante. Peut-on concevoir une société qui serait une vaste Commune ? C'est cependant celle que nous préparent les sectaires qui ne s'aperçoivent pas que l'enlèvement d'une pierre d'angle fait inévitablement crouler la maison. Taine l'a dit, dans une page bien souvent citée et qu'il ne faut pas se lasser de relire et de faire relire : « Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que le Christianisme défaille, les mœurs publiques et privées se dégradent. En Italie, pendant la Renaissance, en Angleterre, sous la Restauration, en France, pendant la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen comme aux premiers siècles. Du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur. Il abusait des autres et de lui-même. L'égoïsme brutal et calculateur avait repris l'ascendant. La cruauté et la sensualité s'étaient étalées. La société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. »

Voilà le sens immédiatement et humainement bienfaisant de l'Œuvre des Chapelles de secours. Elle est une lutte pour la civilisation à Paris. A un processus continu de désagrégation et de destruction sociales, nous voyons, une fois de plus, l'Eglise opposer une action médiatrice. C'est vraiment la lutte de la santé contre la maladie, de la vie contre la mort. On l'a remarqué souvent, ce mot : *la Vie*, est l'un de ceux qui reviennent le plus habituellement dans l'Evangile. Le spectacle

des œuvres de mission — cette œuvre-ci en est une par excellence — atteste que l'Eglise apporte en effet avec elle des paroles de vie, et non seulement de vie éternelle, mais de vie temporelle. Cette œuvre ne date que de quelques années; elle a déjà établi et fait fonctionner vingt-cinq chapelles, c'est-à-dire vingt-cinq centres de vitalité chrétienne qui ont, dans une trop faible mesure certes, exercé leur vertu réparatrice. Il faut que ce nombre augmente, et il augmentera. La loi de Séparation, si profondément injuste, a du moins cet avantage qu'elle donne une liberté plus grande au prêtre pour aller au peuple, dans le moment même où le peuple a le plus besoin que le prêtre aille à lui. Nous assisterons, une fois encore, à ce spectacle pathétique : l'Eglise persécutée rendant le bien pour le mal, et s'appliquant, s'acharnant à empêcher que l'édifice social ne s'écroule. Sur qui? Sur ses persécuteurs. Car enfin ces politiciens qui votent ces lois de destruction, ces ministres qui les appliquent, ce sont des gens dont toute l'existence, toutes les jouissances supposent la stabilité de l'ordre social. Ils ne s'aperçoivent pas que leurs lois de révolution vont faire abîmer cet ordre dans une anarchie dont ils seraient les premières victimes. En luttant ainsi pour le préserver, l'Eglise lutte pour sauver ceux qui la méconnaissent. Où trouver un signe plus éclatant qu'elle est la grande ouvrière de salut social, et la seule?

II

Elle l'est, cette ouvrière, par tous pays. L'Œuvre des Chapelles de secours n'est qu'une application chez nous, à un point donné, de cette grande force d'apostolat qui continue, depuis dix-huit siècles, à soulever le monde. L'autre année, mon confrère et ami, M. Thureau-Dangin, vous montrait, dans son beau rapport, ce travail de mission s'accomplissant dans les pays étrangers et d'après le même type que chez nous : un prêtre vient s'installer dans un centre où la vie chrétienne semble morte. Il célèbre le culte dans de tout humbles conditions, mal vu, mal reçu, méconnu, insulté. Et le miracle habituel se produit : la fécondation des âmes par le dévouement. Ce miracle a pour symbole la création d'une paroisse, c'est-à-dire, je répète le mot, la création d'un centre de vitalité chrétienne, lui-même aussitôt multiplié. C'est ainsi qu'à Londres, en moins d'un demi-siècle, le nombre des églises est passé de trente-huit à cent dix-huit, celui des prêtres de quatre-vingt-cinq à quatre cents. De l'autre côté de l'Océan, ce même M. Thureau-Dangin nous a raconté la touchante histoire d'un prêtre de l'Ohio, aux Etat-Unis, arrivant dans un district minier où il n'y avait ni chapelle, ni presbytère, et s'ins-

tallant, pour les évangéliser, au milieu d'une population de Polonais, de Magyars, de Croates, de Belges, d'Italiens, de Syriens, dont il ne savait pas la langue. Quinze ans plus tard, le district comptait deux églises bâties, deux autres en construction, trois stations pour la messe et les catéchismes, trois écoles de sœurs.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce travail des missions, c'est qu'il se nationalise, pour ainsi dire, avec cette souplesse qui est bien l'un des caractères de la vie. Puisque je viens de vous parler des Etats-Unis, me sera-t-il permis de vous rappeler un souvenir personnel? En 1893, j'allais visiter, bien au delà de Chicago, dans une ville de l'Ouest, un célèbre prélat américain. Il me raconta qu'un des rois des chemins de fer, comme on dit là-bas, avait appris qu'il cherchait de l'argent pour une de ses œuvres. Ce financier, protestant d'ailleurs, lui avait apporté un chèque considérable, en lui disant : « J'ai besoin de bons ouvriers. Vous m'en faites. Je vous les paie. » Le prélat américain, avec sa belle humeur de croyant heureux, m'expliqua le sens de ce propos. Les ouvriers employés sur le chemin de fer de ce bienfaiteur inattendu étaient tous des Irlandais. Ils arrivaient aux Etats-Unis, catholiques. L'homme positif avait remarqué qu'une fois en terre protestante, ils ne pratiquaient plus leur religion. Leur moralité professionnelle en était d'autant diminuée. Il remédiait au mal comme il pouvait. Je me suis souvent rappelé, ces jours derniers, ce brutal et naïf hommage à la

vertu civilisatrice de l'Eglise, en étudiant d'un peu plus près ces faubourgs de Paris, pour lesquels le cardinal Richard a créé l'œuvre des Chapelles de secours.

N'y a-t-il pas une analogie singulière entre la situation de ces Irlandais débarquant d'un pays où ils pratiquaient leur religion, dans un autre où ils n'ont plus les moyens matériels de la pratiquer, et celle de beaucoup d'habitants de ces faubourgs, provinciaux venus à Paris? Là-bas, dans leur petite ville, dans leur village, ces provinciaux avaient une église à leur portée. Ils connaissaient le curé, le vicaire, les sœurs. Peut-être s'étaient-ils laissé gagner par la contagion de l'indifférence. La religion était là, tout de même, présente devant eux, autour d'eux, associée aux actes importants de l'existence : naissances, mariages, morts. Ils arrivent dans le faubourg. Plus d'église que très loin, une église devant laquelle ils ne passent jamais, où ils n'entrent jamais, qui ne fait plus partie de leur vie. « Vous n'allez donc plus à la messe? » disait-on à l'un d'entre eux. — « Non, » répondit-il, « à Paris, ce n'est pas l'usage. » Plus de prêtres. Pour entrer en relation avec leur curé, il faudrait des démarches qu'ils ne font pas. Ces pasteurs ont beau être possédés du zèle des âmes, ils ne peuvent suffire à un labeur qui dépasse les forces humaines, celui de connaître d'innombrables paroissiens, arrivés de la veille, et ces nomades vont changer de paroisse demain, en changeant de logement. L'immigrant vit ainsi, un

an, cinq ans, vingt ans, peut-être, envahi par un paganisme inconscient qui a tôt fait, si la propagande politique s'y ajoute, de se tourner en hostilité. Cependant il a toujours rêvé de retourner dans son pays. La chance le favorise. Il fait une petite fortune. Il rentre. Il y rapporte ce prestige, qui a toujours existé, du Parisien sur le rural, de celui qui a voyagé sur ceux qui sont demeurés immobiles dans le même cadre d'habitudes, dans le même horizon plus étroit. Un prosélytisme émane de lui. Il passe pour être au courant, comme on dit. S'il professe cette irrégion gouailleuse et méprisante qu'un romancier fameux a incarnée dans le type immortel d'Homais, il y a beaucoup de chances pour qu'il trouve des dupes et qu'une contagion d'impiété rayonne autour de lui. Imaginons-le, au contraire, rencontrant à Paris, à l'heure même où il y débarque, des compatriotes affiliés à un patronage et qui l'y conduisent. Il y a une chapelle tout près; ils l'y mènent. Dans cette chapelle, il y a des prêtres qui sont là en mission, donnant, par leur seule existence, un témoignage quotidien de la sincérité de leur foi. A respirer cette atmosphère catholique, le nouveau venu se sent reconforté. Ses impressions chrétiennes d'enfance et de jeunesse, au lieu de s'effacer, s'avivent. Ses habitudes religieuses, au lieu de diminuer, augmentent. Son existence de famille se christianise, elle aussi. Il se marie à l'église; il fait baptiser ses enfants à l'église; il leur fait faire leur première communion. S'il retourne au pays, mainte-

tenant, c'est pour y exercer une propagande inverse de celle que je vous décrivais tout à l'heure. Son prestige de Parisien devient aussi bienfaisant qu'il eût pu être corrupteur.

En traçant ces deux tableaux contradictoires, je les ai réduits à leurs éléments essentiels, et pour ainsi dire schématiques. Ils suffisent à montrer la portée nationale de cette œuvre qui peut sembler, au premier regard, toute diocésaine. D'innombrables observateurs ont déploré, depuis cent ans, l'appauvrissement de la vie provinciale et cette hypertrophie parisienne qui fait affluer, ici, les forces vives du pays. Là encore, l'Église apparaît comme la grande force réparatrice. Elle peut évangéliser la province, à travers Paris. Elle peut tarir, à leur source, certains fléaux contre lesquels toute autre prophylaxie est impossible. Croyez-vous que les publications immondes et à très bas prix qui contaminent nos campagnes existeraient, si nos faubourgs de Paris étaient autres? Les entrepositaires de ces journaux et de ces brochures ont là les acheteurs qui, en leur assurant un premier gain, leur permettront d'aller de l'avant. Rechristianiser les faubourgs, c'est tarir le fleuve de boue à sa source.

Cette action morale se double d'une autre à laquelle j'ai déjà fait allusion : l'action politique. Vous savez comme moi dans quel sens un tel mot peut être prononcé, quand il s'agit de l'Église. Pour elle la politique consiste essentiellement à maintenir les principes fondamentaux de la civi-

lisation chrétienne. Toutes les formes de gouvernement ne se prêtent pas également à ce maintien. Raison de plus, pour l'Eglise, de redoubler d'efforts, quand il lui faut agir seule, et qu'au lieu d'être aidée par les dirigeants, elle est contrariée. Un Etat arrivé à ce moment de son histoire où l'unique source du pouvoir est l'élection, court un grand danger : l'idée du droit s'y déprave, et la volonté de la majorité des votants y installe la plus brutale des tyrannies, celle du nombre, sous l'auguste étiquette de la loi. L'exemple de la Belgique et de l'Allemagne nous prouve que ce périlleux instrument, le vote, peut être redressé par l'action catholique, jusqu'à quel point ? Je n'ai pas à traiter ce problème ici. Ce qui est hors de doute, c'est que la première condition de ce redressement n'est pas dans une élaboration d'un nouveau programme ; elle est dans la multiplication du nombre des électeurs chrétiens. Vous apercevez aussitôt par quel détour inattendu les œuvres désintéressées — comme celle des Chapelles de secours — peuvent avoir leur contre-coup dans le domaine qui semble, au premier abord, le plus étranger. Ces provinciaux que je vous montrais tout à l'heure, émigrant à Paris, puis retournant de Paris dans leur province, représentent un appoint important dans le mouvement politique. Ils sont, à un très humble degré, pour employer une formule chère à Le Play, des autorités sociales. Leur opinion peut contribuer à modifier, dans un sens ou dans l'autre, l'état d'esprit du

petit pays où ils retournent. Quiconque a suivi, attentivement, une campagne électorale s'en est rendu compte : ces larges courants de votes qui paraissent aussi spontanés qu'ils sont irrésistibles sont, en réalité, l'aboutissement d'un très grand nombre de petites influences locales. Je ne dis pas qu'il est possible de changer entièrement ces courants. Je dis qu'il est possible d'en atténuer la violence quand elle est trop meurtrière. Je dis qu'il est possible de forcer une majorité victorieuse à compter avec les minorités. Je dis qu'il est possible de défendre pied à pied certains droits imprescriptibles : le droit du père de famille, par exemple, sur l'éducation de ses enfants, le droit à l'association religieuse. Cette défense, l'électeur chrétien en est le premier artisan.

Reconnaissons donc, comme l'un des bienfaits de l'Œuvre des Chapelles de secours, cette formation de l'électeur chrétien et multiplions ces chapelles. Multiplions cette évangélisation du faubourg, avec l'idée que la besogne accomplie là dépasse de beaucoup le résultat immédiat. C'est toujours la promesse de l'Évangile : « Et le reste vous sera donné par surcroît. » Ne méprisons pas ce reste. Il n'y a pas de bienfaits purement temporels, quand ils émanent d'une prière. Ils deviennent eux-même, par un rythme magnifique qui est comme la respiration de la chrétienté, le principe de biens supérieurs. Supposons un peuple d'électeurs chrétiens, ils feront des lois chrétiennes. Ces lois chrétiennes créeront un milieu chrétien,

c'est-à-dire le milieu le plus favorable à la vie des âmes. C'est travailler indirectement mais sûrement à la réalisation de cet Idéal que d'empêcher le paysan ou l'ouvrier qui arrivent de leur campagne, ayant encore la foi, de la perdre; de faire que, l'ayant perdue, ils la retrouvent. Ce n'est donc pas la Société, seulement en général, que défendent les chapelles de secours, c'est la France tout simplement dans son plus prochain, dans son plus immédiat avenir, en reconquérant Paris à l'Eglise.

III

Que cette conquête, que cette reprise plutôt de Paris par la propagande catholique soit utile, qu'elle soit nécessaire, j'ai essayé de vous le démontrer, après tant d'autres, et du point de vue très modeste d'une sociologie toute positive. Que cette conquête soit possible, c'est ce que je vais, non pas vous démontrer, mais vous montrer, en vous racontant ce qui s'est passé, ce qui se passe, à une bien petite distance d'ici. Un quart d'heure d'automobile, et vous êtes à l'extrémité de cette longue et populaire rue de Vanves, qui peut bien être donnée comme le type d'une rue de faubourg, avec les constructions incohérentes de ses maisons basses, ses quelques hautes bâtisses à sept étages accotées de terrains vagues, enclos de murs. Une

population y circule dont l'aspect est triste : les visages des femmes y sont trop pâles; trop pâles ceux des enfants. Il y a trop de marchands de vins, et les ouvriers qui sortent de ces officines portent trop souvent, dans leur démarche mal coordonnée, les stigmates de l'empoisonnement alcoolique, l'usure précoce de leur physiologie dans leur regard morne et excité. Vous la suivez, cette rue, et vous arrivez devant la façade neuve d'une église tout près d'être finie. C'est Notre-Dame-du-Rosaire, et c'est une nouvelle paroisse. Placée sur les limites de Plaisance, de Montrouge et de Vaugirard, elle va prendre 30 000 âmes à ces paroisses, qui ont besoin d'être soulagées; car elles comptent encore aujourd'hui, Plaisance, plus de 35 000 âmes; Montrouge, 90 000; Vaugirard, 60 000. Vous entrez. Vous vous trouvez dans une vaste nef dont les arches transversales rappellent les vieilles basiliques de Toscane et du nord de l'Italie. Les vitraux ne sont pas encore mis. Le sol n'a pas encore de revêtement. Vous souvenez-vous des vers émouvants :

C'était une humble église, au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où, depuis bien des ans, avaient déjà passé
Et prié bien des âmes ?

Il y a une poésie des églises neuves, aussi attendrissante, aussi exaltante. Une promesse de consolation dort sous ces voûtes, que la parole du prêtre va éveiller. Il flotte, autour de ces colonnes, une

attente de la détresse humaine. On sent ici que la création d'un sanctuaire est vraiment une grande chose. Et puis on se reporte, par la pensée, en arrière. A la place où se dresse Notre-Dame-du-Rosaire, était, il y a vingt-cinq ans, une cité de miséreux, la *cité Girodet*, composée de huttes plutôt que de maisons, avec un long et infect couloir où grouillaient dans une promiscuité, aussi affreuse moralement que physiquement, des familles? non, une horde composée de couples hasardeux, et quels enfants, grandis dans quelle atmosphère, et avec quels exemples! Ceux qui ont connu cette cité la représentent comme un campement de sauvages installés là dans ce coin de Paris, et de sauvages inférieurs aux peuplades d'Afrique et d'Océanie. Celles-ci ont gardé une vague notion d'un Être Suprême, au lieu que les sauvages de Paris semblent avoir perdu même cette faculté de l'étonnement et de l'épouvante devant le mystère du danger, de la douleur et de la mort, à laquelle la philosophie antique attribuait la première conception de l'idée de Dieu : *Primus in orbe Deus fecit timor...* C'est le suprême degré de la régression mentale, celui où l'homme a laissé s'abolir en lui jusqu'au dernier vestige d'Idéal. Il conserve alors juste assez de pensée pour devenir le plus redoutable des animaux, comme il en est le plus dégénéré.

Vous vous dites cela, et vous regardez, retourné dans la rue, monter vers le ciel la belle église

neuve. Elle est le monument du triomphe qu'une poignée d'hommes de foi ont remporté, en moins d'un quart de siècle, sur la barbarie que je viens de vous évoquer. Ecoutez ce roman plus dramatique que tous les nôtres. L'œuvre de Notre-Dame-du-Rosaire a été commencée par une institutrice de soixante ans, sans fortune, qui conçut le projet, insensé, aurait-on cru, d'évangéliser ce quartier où une seule famille se déplaçait le dimanche pour aller à la messe. Presque aussitôt, M. l'abbé Soulange-Bodin et la Société des Prêtres de faubourg entraient en lice, et tout de suite M. l'abbé Boyreau remplaçait M. Soulange-Bodin, appelé à une autre œuvre, que vous connaissez. Nous sommes en 1911, et voici, traduits en chiffres, les résultats de ces vingt-cinq ans d'apostolat : trois patronages, un de garçons où figurent 490 enfants; deux de petites filles qui en comptent, l'un 200, l'autre 400; — deux cercles, l'un de jeunes gens de onze à dix-huit ans, l'autre d'hommes au-dessus de dix-huit ans sont ouverts. Ils comptent, le premier 180, le second 350 membres. A ces cercles sont rattachés des cours et des associations professionnelles. Les apôtres dont nous saisissons ici la pensée en acte ne sont pas des utopistes, ils sont des réalistes. Ils savent que les antiques corporations ont été très bienfaisantes, parce qu'elles avaient organisé le travail, — professionnellement. Les œuvres de Notre-Dame-du-Rosaire s'aiguillent dans ce sens. Un atelier d'apprentissage, de serrurerie et d'ajustage, où travaillent 25 jeunes gens, une école

ménagère où fréquentent 80 jeunes filles, une école de couture qui en reçoit 40 autres, voilà les créations groupées autour de l'église, dans des bâtiments aérés entre lesquels l'étroit couloir de la cité Girodet court toujours, mais nettoyé, mais désinfecté de ses miasmes moraux autant que des autres. Ajoutez-y une école libre qui donne, à 650 petites filles, le même enseignement que les écoles communales, en le complétant par l'enseignement religieux; un bureau d'assistance par le travail qui distribue, par année, à plus de 100 personnes et pour plus de 20 000 francs d'ouvrage, enfin un dispensaire, avec des consultations médicales. Les fonds attribués à cette dernière partie de l'Œuvre proviennent d'une fondation qui porte le nom de M. Maurice Faucon. Ce n'est pas sans émotion que je le prononce, ce nom. J'ai connu celui qui le portait. La piété de ses amis vient de publier, en deux volumes, sous le titre de *Reliquiæ*, son journal intime, ses lettres. Poète distingué, historien remarquable, il mourut jeune, ayant traversé l'épreuve d'une longue et douloureuse maladie qui avait fait de lui un vrai chrétien. Venant de lire ce livre et me rappelant le noble regard de Maurice Faucon, j'aime à penser que son souvenir demeure associé à cette œuvre de Notre-Dame-du-Rosaire, modèle accompli du travail d'évangélisation auquel Mgr Richard d'abord, puis Mgr Amette ont voué un zèle si généreux. Cette œuvre et les similaires constituent vraiment cette apologétique expérimentale au terme de laquelle

y a de la grande espérance. Et puisque le nom de Maurice Faucon vient de me venir aux lèvres, je vous demande la permission, Monseigneur, Mesdames, de conclure, en vous lisant les quelques vers composés dans la dernière année de sa vie par ce bienfaiteur posthume de Notre-Dame-du-Rosaire. Ces vers intitulés *Certitude* expriment, mieux que je ne saurais le faire, à quelle source puise l'énergie catholique, également effective et bienfaisante, qu'il s'agisse du mal social ou du mal individuel. Comme dans le célèbre *mystère* de Pascal, c'est la voix du Sauveur qui parle au fidèle, et qui lui dit :

Quand ton front pâlera sous la sueur dernière,
De la lutte où la chair a crié son effroi,
Ne crains rien. Mon baiser, en s'exhalant sur toi,
Pour l'aube du réveil embaume ta poussière.

Quand ta voix s'éteindra dans l'*Amen* répondu
Aux *Parce* que le prêtre à ton chevet murmure,
Sois en paix. Pour chanter l'*Alleluia* qui dure,
Ton souffle attend mon heure et te sera rendu.

Lorsque l'ombre suprême épaissira ses voiles,
Sur tes yeux attachés à mon gibet saignant,
Oh! sois en joie. Ils vont se rouvrir maintenant
Sur mon chef immortel et couronné d'étoiles.

A ta pensée inerte et vacillante ainsi
Qu'une lampe fumeuse au vent qui la consume,
Ne dis pas : « C'est la nuit. » Déjà, perçant la brume,
Le jour sans fin s'éveille. Il monte, le voici.

La part que tu choisis ne peut t'être ravie,
Homme à qui ma parole est chère et qui la suis.
Quiconque croit en moi ne mourra point. Je suis
La Résurrection, la Lumière et la Vie.

Quiconque croit en moi ne mourra point. L'expérience nous prouve que cela est vrai des peuples et des sociétés comme des âmes. C'est au nom de cette vérité que je vous invite, mesdames, à redoubler d'efforts et à seconder de votre mieux le dévouement de ces apôtres des Chapelles de secours qui veulent que Paris reste chrétien. Encore une fois, je conclus comme j'ai commencé, c'est vouloir que la civilisation et que la France vivent. Y a-t-il, pour des Françaises, une plus haute tâche que d'y aider?

Juin 1911.

VI

TROIS DISCOURS

I

LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ
POLITIQUE (1)

Réponse à M. Henri Vaugeois.

Vous venez de me donner, mon cher Vaugeois, vous et nos amis ici présents, une des émotions les plus rares et les plus douces qu'un écrivain puisse éprouver, celle de voir son effort intimement, complètement compris. En caractérisant

(1) Les membres du dîner de *l'Appel au soldat*, fondé par le groupe de *l'Action française*, ayant offert un banquet à l'auteur de *l'Étape* à l'occasion de ce livre, ce fut l'occasion de ce discours prononcé en réponse à une allocution de M. Henri Vaugeois. M. Delaire, secrétaire général du bureau de *la Paix sociale*, et disciple de Le Play, assistait à ce banquet ainsi que M. Baumann, exécuteur testamentaire d'Auguste Comte.